

“leur.” *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* (Jérém., Lam., 1, 12.)

“Voilà bien le cri d’une mère dont on a enlevé le fils, dont les entrailles sont déchirées.

“Non, rien n’est plus auguste et tout à la fois plus tendre et plus terrible que ce cri de la douleur maternelle. Je l’ai entendu quelquefois. Il est vénérable, il est redoutable, il a une majesté qui étonne et un éclat qui déchire ; c’est un sanglot de l’âme qui domine et qui saisit, qui pénètre et qui brise. Il n’y a pas de créature si sauvage ni de férocité si extrême qui ne cède à ce cri. La plus humble des femmes devient une lionne quand on lui arrache son fils : *Mater tua leonua.*”

“Rends-moi mon fils !” disait au lion de Florence, dans le transport de sa douleur et à genoux, une mère éperdue, et le lion, saisi d’épouvante, déposa l’enfant aux pieds de sa mère. Ce cri vient d’une douleur si étrange, d’une si profonde et si irrémédiable douleur, que je n’en saurais révéler ici tout le mystère. Je n’en dirai qu’une chose, laquelle m’est enseignée par les saintes Écritures, par ces mêmes livres qui m’ont appris la noblesse primitive de la compagne de l’homme, et puis sa chute, et même après sa chute, les grandeurs et les joies de la dignité maternelle.

“Il est évident, et c’est là ce qui fait définitivement la dignité supérieure de la mère ici-bas, il est évident que la mère est destinée à une souffrance expiatoire et sacrée. Elle est grande parce qu’elle souffre. Et si, en la voyant, je suis saisi d’une religieuse émotion, c’est que toutes les douleurs les plus cuisantes de la terre sont pour elle.

“C’est elle que les angoisses de la vie et les menaces de la mort atteignent la première ; c’est à elle que les peines les plus amères de l’humanité se font d’abord sentir, et cela souvent dans la plus vive, dans la plus heureuse jeunesse ; c’est à elle qu’il a été dit : “Tu les enfanteras dans la douleur” : *In dolore paries filios.*”

“Mais ce n’est pas tout : ces enfants dont la naissance lui a coûté si cher, c’est aussi dans la douleur que le plus souvent elle les élève ; ils ne sauront jamais ce que les deux premières années de leur vie ont imposé, et la nuit et le jour, de sollicitudes à leur mère. Enfin, après les avoir élevés, elle les voit quelquefois, contre l’instinct de la nature, tomber sous ses yeux et mourir avant le temps, et c’est pour elle la douleur des douleurs, et alors elle pousse ce cri, ce cri d’une amertume si profonde, d’une angoisse si extrême que rien ne peut en redire l’accent.

“Appelé souvent, par mon ministère, à consoler les douleurs humaines, j’ai rencontré celle-là sur la terre : je n’ai presque jamais pu la consoler ; je n’osais même pas l’entreprendre. Il paraît bien qu’il n’y a que le ciel où cette douleur s’efface. Il paraît qu’il y a dans le cœur et dans les entrailles des mères je ne sais quoi que Dieu sait, mais qui demeure inconsolable et à jamais brisé. Il reste là un déchirement qui ne peut se guérir ici-bas, une plaie que le temps ne ferme point. Qu’est-ce ? Je l’ignore : quelque chose de très-mystérieux et peut-être de divin, qui, froissé une fois par les douleurs de la terre, ne se remet bien que dans une vie meilleure ; peut-être quelque chose du cœur et des entrailles de Dieu même, de sa tendresse et de sa miséricorde. Ce qui est sûr, c’est que les plus vives joies de la terre ne le peuvent apaiser.

“Ne m’appellez plus Noémi, mais Mara,” disait autrefois une femme, une mère longtemps exilée, dont ses concitoyens étaient le retour ; “car le Seigneur m’a remplie d’amertume. J’étais belle autrefois, on m’appelait Noémi ; aujourd’hui appelez-moi Mara ; car le Seigneur m’a enlevé mes enfants.”

“Et qu’on ne demande pas : Mais pourquoi donc tant souffrir dans une dignité si haute ? pourquoi ces joies mêlées de tant de larmes ? pourquoi des déchirements si profonds dans les entrailles qui nous donnèrent la vie ? C’est un fait ; nous seuls, chrétiens, l’expliquons par la déchéance originelle et par la grande loi de l’expiation ; et en ce moment je n’ai voulu qu’une chose : rappeler ce que je sais des vraies grandeurs de la mère de l’homme.

“Qu’on raisonne tant qu’on voudra sur ces graves objets, c’est encore un fait que, depuis les abaissements de notre nature, une grande douleur patiente et debout, est ici-bas la grandeur la plus digne de ce nom, la seule qui ait une dignité supérieure, devant laquelle tout se prosterne. Eh bien ! je le dois ajouter, cette grandeur, l’homme n’en est pas souvent capable ; la femme au contraire. Quand la foudre éclate et vient frapper une famille dans un fils bien aimé, dans une fille bien chérie, combien de fois j’ai vu cela ! l’homme, le père succombe anéanti ; la femme, la mère est brisée, mais elle résiste ; on voit qu’elle est pour souffrir, qu’elle en a une science profonde, et que, selon l’admirable parole des saints livres, on lui a appris tous les secrets de l’infirmité et de la douleur : *Sciens infirmitatem.* Il y a en elle quelque chose qui demeure là immolé, mais toujours debout et invincible, au milieu des ruines de son cœur.

“Alors toute majesté même d’un père disparaît et s’efface devant la dignité de la douleur maternelle ; et pour moi, en contemplant cette douleur, je compatissais sans doute, mais j’honorais encore plus ; je respectais avec plus d’attendrissement les plus héroïques, les plus réparatrices, j’ai presque dit les plus divines infortunes de l’humanité.

“C’est dans de tels moments que j’ai senti pourquoi, lorsque le Dieu d’éternelle bonté apparut sur la terre et voulut manifester les tendresses de son cœur aux enfants des hommes, il ne sut que se comparer à une mère. J’ai compris pourquoi il fit plus, et voulut s’en donner une, et prononcer, lui aussi, ce nom sacré ; et nous bénissons chaque jour celle dont il reçut le jour, qui éleva son enfance et qui le pressa mort sur son sein.

“Chose admirable ! la Vierge que le Fils de Dieu se choisit pour mère dut être, avant tout, la vierge de l’amertume et la mère des douleurs. Tel fut son nom ; telles furent ses destinées et sa grandeur. Il fallait une douleur maternelle au Calvaire. Tant il est vrai que la nouvelle Eve, la femme évangélique, doit porter en son âme, dans une profondeur inépuisable, un abîme de patience, et dans sa vie un poids sublime de tristesse, qui fait de la mère de l’homme, la douloureuse et incomparable splendeur de l’humanité.

“... Telle est donc la gloire de la dignité maternelle, telle est la félicité pure de la famille humaine, sous les auspices et la protection de l’autorité divine.

“Tel est un père, telle est une mère : belle et sainte alliance de la force et de la douceur, de la puissance et de la grâce, de la sagesse et de l’amour, d’où naissent, dans une fécondité sans tache, la vie, la sécurité, la